

Pietracorbara, Mulinu vivu !

Quand on ne connaît pas les lieux, on ne voit rien. Il faut d'abord jouir de cette *terra incognita*. Etre traité en étranger est aussi un privilège qu'on oublie trop souvent.

Mais enfin, il y a des choses que l'on voit tout de suite, des bâtiments qui ne vous échappent pas : la mairie, l'église. Mais le moulin ? Il fallait connaître le chemin.

On prit un sentier de terre, au milieu des arbres, Dominique Antoni nous guidait Guy Calvelli, Jean-Guy Santamaria et moi. Je n'étais pas chaussée comme il aurait fallu l'être, on m'aida à passer les obstacles. Guy fit claquer sa langue à plusieurs reprises comme on faisait jadis pour mener un animal. Humour de garçons entre eux. Jean-Guy rit. Moi, non. Enfin, on arriva.

La rumeur de l'eau de la rivière nous était parvenue avant même que l'on découvre le bouillonnement vert de l'onde. On avait installé des chaises au bord de l'eau dans le sous-bois dont le tronc des arbres est peint jusqu'à mi hauteur de blanc. Cela sert de balises pour le sentier et c'est très joli à l'œil. On n'a pas oublié l'esthétique. Je m'en félicite : on ne l'a que trop oubliée dans certains lieux.

Je m'attendais à voir un de ces moulins dont les gravures illustraient les Lettres de mon moulin, d'Alphonse Daudet. Je m'imaginai un moulin à vent, avec des pales immenses, un toit pointu, c'était un moulin à eau, une petite maison, aux murs de vieilles pierres, au toit moussu, dont l'humilité me toucha.

On avait percé le mur d'une meurtrière, une fente étroite, ce que l'on voit beaucoup dans les constructions contemporaines. On voulait apporter, me dit-on un peu de lumière à l'intérieur du moulin.

Bernard Debret, le propriétaire du moulin était là, entouré de quelques personnes. Il nous attendait. Il me raconta son histoire. L'arrière-grand-père de Bernard, un certain Dominici avait acheté un moulin existant et reconstruit autour de 1900. Il avait fonctionné jusqu'en 1920, puis avait été laissé à l'abandon jusqu'en 1940, où par manque d'approvisionnement, on avait remis le moulin en marche, jusqu'en 1945. Ensuite le maquis avait poussé. Il était quasiment inaccessible.

Dès 1985, Bernard avait restauré la roue chez lui avec l'aide du meunier de Cagnano.

Le moulin à eau commençait à changer de destination : l'association Petra viva avait entrepris une première restauration en 2005.

Un deuxième projet ambitieux vit le jour, à la fois écologique et culturel : le moulin, rebaptisé le mulinu vivu, j'y reviendrai – serait doté d'une turbine hydro-électrique afin qu'il soit autonome en terme d'énergie et il deviendrait la « casa camini, la Maison des chemins : on pourrait s'y renseigner sur la manière d'accéder aux quarante kilomètres de chemins balisés de la vallée de Pietracorbara. En outre, le lieu pourrait être le cadre de réunions et d'expositions ; il serait ouvert aux différentes associations du Cap-Corse. Ainsi, le lien entre la nature, la société sylvo-pastorale, l'économie et la culture serait non seulement tissé mais symbolisé par le moulin. Il portait bien son nom de mulini vivu : moulin vivant !

On me rappela que pour mener à bien le projet ne seraient utilisés que des matériaux pris sur le site : les pierres, les arbres, les graviers, les feuilles. Ce serait une manière harmonieuse de reconstruire un équilibre naturel.

La question qui venait sur toutes les lèvres était de savoir comment faire vivre le lieu. Chacun s'accorda à reconnaître qu'il fallait impliquer les nouvelles générations et faire le pari de la jeunesse. D'autres étaient sceptiques. Cependant, le changement de destination du moulin, le passage du pur usage économique à celui de patrimoine culturel et les gros efforts qui avaient été déployés pour le restaurer et l'animer font de ce mulinu vivu un emblème et peut-être même un exemple de ce qu'il faudrait entreprendre en matière de restauration dans toute la corse : préservation, histoire, mais aussi culture vivante et lieu de vie. Mulinu vivu ?

On peut répondre oui !

Marie Ferranti